

Le Monde  
Mardi 27 Août 1996

# L'inutile cri de Cassandre

par Antoine Danchin

**I**L y a près de quatre siècles Francis Bacon fut peut-être le premier à parler du progrès dans le sens actuel. Il associait cette idée morale à la nécessité, pour comprendre le monde, de ne pas se contenter de modèles conceptuels, mais de mettre en œuvre des expériences. Plutôt que



**LE PROGRÈS, UNE IDÉE MORTE ?** les apports théoriques de la science, il contemplait les progrès techniques qui lui sont associés. Progrès, parce que la technique paraissait libérer l'homme, pour peu qu'on oublie son symétrique, l'esclavage qu'elle entraîne souvent, et ses apports mortifères. Dans cette façon de voir, science et techniques étaient confondues en une seule et même entité (qu'on retrouve aujourd'hui sous le nom peu esthétique de « techno-science »).

C'est que nous héritons en Occident de deux traditions, bien distinctes mais souvent confondues. Celle, d'abord, que Georges Dumézil reconnaissait dans nos mythes fondateurs, avec les trois fonctions principales qui déterminent nos comportements ordinaires : celle du prêtre, qui détient la vérité et la transmet, celle du laboureur, qui la met en pratique, celle du soldat qui l'exporte au besoin, et force les réfractaires à l'entendre. C'est en leur nom que nous avons colonisé. Nous exportons le progrès, qu'on se le dise ! Ce progrès-là n'était pas la science, mais la technique : ce sont, aujourd'hui, l'automobile, les ordinateurs, la télévision, l'universalité du laisser-aller vestimentaire, les jeux du cirque, qu'il soit olympique ou non, la bête humaine et ses horreurs consacrées comme autrefois par le spectacle, et devenues universelles.

Mais Dumézil remarquait que les Grecs avaient échappé à cette tradition. La fonction première, chez eux, était celle du philosophe, ce savant spéculateur, qui, sachant qu'il ne pourrait jamais connaître la vérité du monde, faisait des devinettes à son propos. La science a repris ce personnage à son compte sous la forme de ceux qui produisent les modèles du monde et qui savent que ces modèles ne sont pas le monde. Sa méthode est générative, car ses modèles s'élaborent à partir de ceux qui ont précédé : elle sait utiliser le savoir du passé pour créer celui de l'avenir.

À partir de ses créations, la technique élabore de nouveaux produits (dont certains pourront servir à la science du futur) et ces produits servent au bien ou au mal. La science est neutre moralement, elle ne sait nullement où est le bien, où est le mal. Les inventeurs de la technique, conformément à la tradition des trois fonctions, l'imposent, et se disent détenteurs de la vérité. C'est ainsi qu'ils forgent une idée morale – la leur – et que le savant, hélas oublieux de son modeste rôle de créateur de modèles du monde et non de détenteur de la vérité, qu'il sait ne pouvoir jamais atteindre, se prend souvent pour le prêtre, et vaticine. Il décide de ce qui est beau, et de ce qui est bon. Et il l'impose par la force de l'argent, des images, ou des armes. De cela peut naître un obscurantisme tel que la science elle-même disparaît, au profit de ces illuminés ou de ces escrocs qui, ne connaissant pas même les règles élémentaires de la logique, disent : « Prouvez-moi que j'ai tort », à propos de toutes leurs inventions.

Et le progrès dans tout cela ? Il va le soi que la science et la technique progressent. Mais cette progression n'est nullement un progrès. Le progrès supposerait une progression de morale, à la manière de celle de la

science. Nous avons eu parfois l'illusion que l'évolution humaine permettait ce progrès. Cette évolution ne peut, bien sûr, être génétique, il faut pour cela de très nombreuses générations, et, au risque de décevoir ceux qui pensent que nous sommes plus intelligents que l'homme de Cro-Magnon, nous ne devons pas oublier que, si nous vivons aujourd'hui, c'est parce que nos ancêtres ont résisté aux multiples parasites qui infectent les hommes, mais, plus encore, à la variole, à la peste et au choléra. Ce progrès pourrait aussi résulter d'une évolution positive de nos sociétés. Mais cela supposerait que nous sachions utiliser les règles morales de ceux qui nous ont précédés, au lieu de refaire à chaque génération les mêmes erreurs que par le passé, au nom de tristes libertés.

Ainsi, n'en déplaise aux Insouciants, le sida était parfaitement prévisible, et annoncé par des précurseurs comme les virus de la famille des herpès, et il ne disparaîtra pas vraiment ou sera remplacé par plus dangereux. Car, maladie sociale, il est traité comme s'il était une fatalité à laquelle nul n'échappe. La démesure dans notre façon de gérer l'énergie a conduit, et conduira à nouveau, à de grands accidents, et notre incapacité à comprendre que nous ignorons encore infiniment de la réalité du monde conduira nos agricultures à de grandes déceptions, et bien sûr à de grandes famines.

Propos pessimistes ? Voici une illustration de ce qu'est aujourd'hui le progrès. Nous avions cru éradiquer la variole et, en effet, cette maladie qui ne se transmet que d'homme à homme (et qui peut tuer trois personnes sur quatre) n'existait plus que dans quelques laboratoires. On a donc décidé de détruire ces stocks bien dangereux. Excellente idée. Mais certains ont voulu (Dieu sait en quel nom : celui de la préservation

de la diversité génétique, du droit à la recherche et du droit au savoir ?) qu'avant cette finale destruction on déterminât la séquence du génome de ces terribles virus. C'est chose faite. Et la séquence est accessible par Internet, donc métaphoriquement infiniment contagieuse, car il est désormais possible – c'est difficile, mais c'est possible – de recréer le virus.

Au Café du commerce les propos reflètent le bon sens. Il va de soi que nous sommes meilleurs que nos pères, parce que peut-être nous sommes plus riches. Avec nos automobiles et nos autoroutes, nous ne nous soucions plus du vain paysage, nous le voyons à la télévision, et nos discours – mieux, nos actes – reflètent la disparition de toute valeur autre que la jouissance sans entraves. C'est, dans ces discours, le progrès. Quant à la guerre, terrible et difficile au couteau, elle ajoute à sa sauvagerie le progrès de l'effet de masse : ce ne sont plus des individus qui meurent, mais des peuples entiers.

Tout cela vient de ce que nous avons associé l'idée de progrès non pas à celle de la liberté, qui exige pour chaque droit un devoir, mais à d'affreuses libertés plurielles qui ne sont autres que le masque du droit du plus fort, au sein d'une terrible démocratie des individus. En face de cette réalité il ne sert à rien de pousser les cris de Cassandre, personne ne peut aller contre les forces qui mènent le monde. Seul peut-être a un sens le désespoir de la fuite, et l'agrément esthétique de la réelle et fascinante progression du savoir.

*Antoine Danchin* préside le conseil scientifique de l'Institut Pasteur

PROCHAIN ARTICLE :  
« A venir » par Max Gallo